



DÉPASSER LA « PENSÉE COLIBRI »



Barbara Garbarczyk
Chargée de projets
Pôle Études & Animations
www.economiesociale.be

Analyse 2018
Mots-clés : pensée colibri – pensée
politique – écologie – engagement



Vous la connaissez probablement déjà, cette fable amérindienne popularisée et racontée par Pierre Rabhi lors de ses nombreuses interventions publiques. « Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : "Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu !" Et le colibri lui répondit : "Je le sais, mais je fais ma part." ».

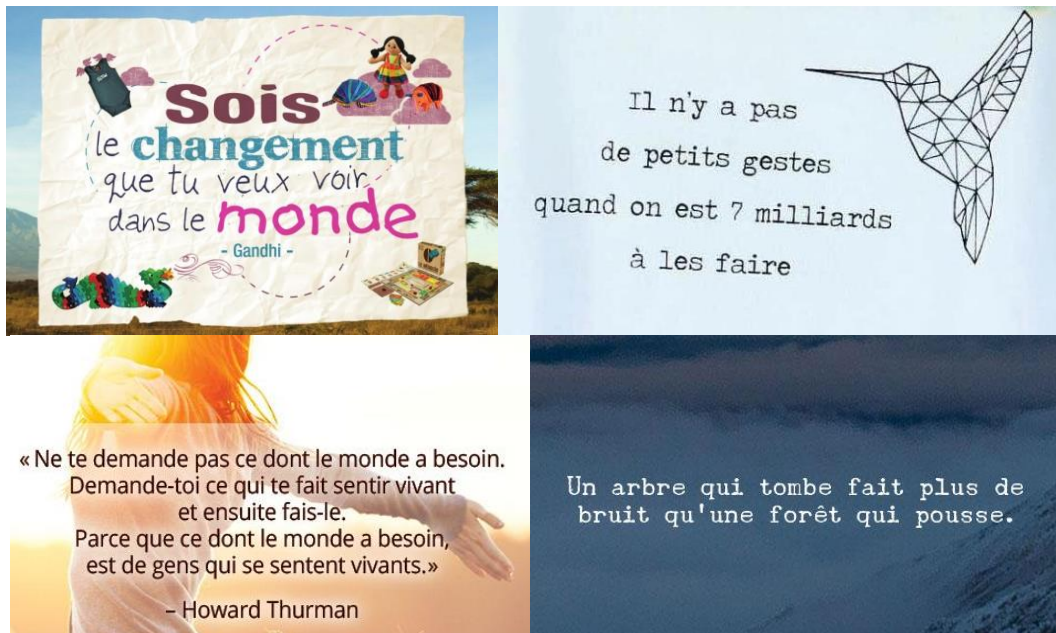
Jolie fable n'est-ce pas ? Enthousiasmante, tournée vers l'action, vertueuse... Que ce soit dans nos formations, lors de débats, ou encore à l'occasion lors d'accompagnement à la création d'entreprises sociales, nombreuses sont les personnes qui font plus ou moins référence à cette image du colibri pour parler de leur engagement social. Difficile de s'indigner face à cette référence sympathique. Et pourtant, à y regarder de plus près, on ressent un malaise. Il y a quelque chose qui titille, qui dérange, qui agace dans cette histoire.

Alors, même si ce n'est pas trop dans l'air du temps, on va jouer les rabat-joie. Cette analyse cherche à comprendre ce malaise. Nous tenterons d'explicitier où nous semble être le problème avec cet appel à « faire sa part », cette « pensée colibri ». Quelle vision de l'engagement cette approche privilégie-t-elle ? Comment s'intègre-t-elle dans la pensée actuellement dominante ? Et pour autant, faut-il tout rejeter ?

QU'EST-CE QUE LA PENSÉE COLIBRI ?

Tout d'abord, explicitons un peu l'image du colibri et ce qu'on entend par ce terme dans le cadre des présentes réflexions. Certes, l'image du colibri a été promue par Pierre Rabhi (et le « mouvement des Colibris »), mais notre propos ne porte pas uniquement sur ce mouvement. Plusieurs articles ont d'ailleurs récemment pointé du doigt le phénomène Pierre Rabhi. Ici, nous nous intéresserons plutôt à la pensée colibri qu'aux personnes qui l'incarnent. Derrière cette pensée colibri se dessine une tendance générale à concevoir l'engagement social de manière individuelle : chacun, à son échelle, fait sa part, son petit pas... Et puis, si chacun fait pareil, alors il y aura un vrai changement.

Cet état d'esprit est parfaitement résumé par ces phrases que vous avez déjà probablement vues circuler (les réseaux sociaux en raffolent) :



Ce discours se retrouve dans le milieu associatif en général, dans les initiatives de transition, chez les « consomm'acteurs », chez les acteurs de l'économie sociale, chez les militants écologistes et même dans le milieu politique ou dans le giron de certaines grosses entreprises... La question n'est donc pas tant de savoir si nous sommes ou non des colibris, mais de s'interroger sur la nature de ce discours, de ce que cette « pensée colibri » véhicule comme vision de société.

Comment dépeindre plus précisément cette pensée colibri ? De manière générale, on pourrait dire que cette pensée promeut un engagement social au service du bien être personnel. Tâchons d'en extraire certaines caractéristiques particulièrement marquantes.

La pensée positive

Face à la société anxiogène et son lot de mauvaises nouvelles quotidiennes, la pensée colibri se veut avant tout positive. Elle ne dénonce pas, elle construit. L'important, c'est d'avancer, de faire, d'inspirer. L'illustration parfaite de ce positionnement est le film à succès *Demain* qui débute précisément par la phrase « *On en a marre d'entendre que ça ne va pas* ». Loin du catastrophisme, on parle aussi parfois d'écologie « feel good ».

Dans la pensée colibri, on admet certes que quelque chose ne tourne pas rond, mais on ne s'encombre pas d'une analyse systématique des mécanismes qui nous conduisent aux dégâts sociaux et environnementaux. La déconstruction n'est pas une étape indispensable pour agir. Ainsi, le colibrisme nous invite à « construire » plutôt que « déconstruire », « proposer » plutôt que « dénoncer ». Cette approche se traduit ainsi par un refus de désigner des coupables, des responsables, des adversaires. Il s'agit de « démoder » le système en construisant autre chose, plutôt que de l'attaquer et le combattre. En filigrane de cette pensée se dessine l'espoir d'une transformation du

monde sans violence. La transition pourrait se réaliser sans conflit, en douceur, grâce aux petites « parts » de chacune et de chacun.

La transformation personnelle et l'action individuelle

Cette absence de rapport conflictuel dans la vision du changement social pousse ainsi la pensée colibri à se centrer sur une échelle plus accessible : celle de la personne. Et pour cause, pour transformer le monde, il faut se changer soi-même. Le vocabulaire utilisé dans le giron de la pensée colibri est particulièrement évocateur : on aspire à la (r)évolution intérieure, l'insurrection des consciences, l'alignement avec soi-même... Comme l'indique le point 2 de « l'éthique du colibri » : *« Le changement intérieur est un préalable au changement sociétal auquel nous aspirons : la violence de notre société est d'abord le reflet de notre propre violence intérieure. La vraie (R)évolution est celle qui nous amène à nous transformer individuellement pour transformer le monde et ainsi incarner au quotidien une relation harmonieuse à soi, aux autres et à la nature »*¹.

Le bien-être et l'alignement avec soi constituent les conditions *sine qua non* d'un changement social. D'où l'importance accordée au développement personnel. La pensée colibri s'adresse à l'émotionnel. Consciente du poids des affects, elle raffole des témoignages « inspirants » sur des personnes ayant pris la voie de la « transition intérieure ». Ainsi, le site du mouvement des Colibris, on retrouve toute une série de vidéos intitulée « (r)évolution intérieure ». Véritable œuvre de storytelling, des personnalités proches du mouvement nous expliquent ce qui les a poussés à « changer leur vie », l'événement qui les a conduits à entamer un travail sur eux-mêmes : un accident, la découverte de la pensée bouddhiste, la rencontre avec un paysan mongol... Dans la même veine, le réseau Transition organise des formations et des stages de « transition intérieure ».

Assez logiquement, l'importance accordée à la transformation personnelle débouche sur des actions individuelles. Faire du vélo, acheter bio, recycler ses déchets... l'important est de « faire sa part ». Une initiative comme « 90 jours pour changer le monde » (voir encadré) pousse très loin cette logique. Ainsi, comme l'explique Mathieu Labonne, le directeur du mouvement des Colibris, *« la posture du colibri invite à reprendre vraiment du pouvoir sur sa vie. En faisant sa part, en affirmant haut et fort la primauté du changement individuel, elle peut être à la fois radicale et pacifique. Nous sommes de plus en plus nombreux à chercher cette double posture »*².

90 jours pour changer le monde

90 jours est une application pour smartphone. Présentée comme un « coach pour changer le monde », elle propose tous les jours des petits gestes écologiques : faire pipi sous la douche, afficher le calendrier des fruits et des légumes de saison dans sa cuisine, brancher mes appareils sur une multiprise avec interrupteur, acheter du vinaigre blanc... Face à ces propositions, il est possible de cliquer sur « j'ai réussi ». L'application affiche alors les prétendues économies (d'eau, de CO₂) réalisées grâce à

toutes les personnes ayant réussi ces « défis ». Il est également possible de repousser un défi si on ne se sent pas de le faire tout de suite. Cette application pousse ainsi loin l'idée que les petits gestes de chacune et de chacun peuvent « changer le monde ».

La valorisation de l'organique

Enfin, un dernier aspect que l'on retrouve fréquemment dans la pensée colibri est l'importance accordée au registre du naturel. Les êtres humains se seraient trop coupés de la nature, et il s'agirait donc de rétablir ce lien. Ainsi, on valorise les rapprochements et les métaphores en lien avec le vivant, l'organique. On s'inspire du fonctionnement des forêts, de la coopération entre animaux³... Ces observations seraient autant de sources d'inspiration pour une société humaine plus harmonieuse. Poussée à l'extrême, cette approche essentialiste peut même se rapprocher d'une forme de spiritualité, où les humains prêtent aux éléments naturels des volontés qu'ils n'ont pas a priori.

Voici donc un portrait-type de la pensée colibri. Comme toute tentative de grille de lecture de la réalité, il doit être pris avec discernement. Selon les milieux et les personnes, le dosage de ces différents ingrédients de la pensée colibri sont plus ou moins importants. Entre la militante écologiste fan du mouvement des Colibris mais bien consciente des injustices sociales, le prof de méditation très spiritualiste et la direction d'une multinationale qui adore les conférences de Pierre Rabhi et qui « fait sa part » en développant des politiques RSE, il y a effectivement un monde.

C'EST QUOI LE PROBLÈME AVEC LA PENSÉE COLIBRI ?

On peut ne pas adhérer à l'approche prônée par la pensée colibri. Mais de prime abord, elle ne fait de mal à personne. Ainsi, pourquoi prendre le temps de la critiquer, la déconstruire ? C'est que, comme l'analyse la journaliste Jade Lindgaard, elle dresse « *un horizon profondément dépolitisé, au mieux naïf, au pire contre-productif* »⁴. Nous ne rejetons pas certains apports de la pensée colibri, et notamment sa capacité à s'adresser à un public nouveau, peu touché par les discours des mouvements sociaux. Néanmoins, si elle ne s'accompagne pas d'un autre discours plus politique, la pensée colibri risque de n'être que le produit de la pensée néolibérale dominante.

Chouchouter l'individu, nier les dominations

Par rapport aux mouvements sociaux plus traditionnels, la pensée colibri innove pour s'inscrire dans l'air du temps de la société individualiste : elle s'adresse à la personne, « *l'accueille et la bichonne* »⁵. Elle nous propose une société où chacune et chacun peut « faire sa part ». « *La somme des petits gestes individuels peut dessiner un grand projet collectif* »⁶ pense Hélène Binet, porte-parole de la Ruche qui dit oui !, une plateforme numérique de circuits-courts alimentaires. Nos actes de consommation personnels sont ainsi assimilés à de la résistance politique organisée⁷. Notre statut de citoyen

(c'est-à-dire un *être politique*, acteur de la cité) se réduit à un rôle de consommateur. Il peut certes être « responsable », « solidaire », « conscient », il n'en reste pas moins un consommateur, c'est-à-dire un *être économique* (un *homo oeconomicus* diront les économistes). N'est-ce pas une formidable victoire de la pensée capitaliste que de parvenir à nous faire croire que nos aspirations politiques peuvent se manifester à travers des choix de consommation individuels ?

De plus, cette approche individualiste culpabilise chacune et chacun. Et c'est dans l'air du temps. Par exemple, l'État social actif fait porter la responsabilité de leur situation aux personnes au chômage (et non au système économique créateur d'inégalités). De même, la pensée colibri donne l'illusion que nous sommes toutes et tous responsables de la situation sociale et environnementale. Ce faisant, cette dynamique gomme totalement les inégalités sociales et les rapports de domination structurant notre société (de classe, de race, de genre).

Le colibri se pose ainsi en exemple : « moi je fais ma part, et si tout le monde faisait pareil, le monde irait mieux ». L'argument « et si tout le monde faisait pareil » peut sembler du bon sens, mais c'est un argument profondément dépolitisé. Tout d'abord, la pensée colibri ne prend jamais le soin de définir ce que ça veut dire, « faire sa part ». Et ensuite, non, nous ne sommes pas responsables de la même manière des dégâts sociaux et environnementaux. De même, non, nous ne sommes pas égaux face aux marges de manœuvre existantes pour agir. Nous ne nions pas l'intérêt et même l'importance de faire attention à nos actes de consommation à l'échelle individuelle. Mais ce n'est pas déjà une démarche politique. Et lorsque ces appels à consommer autrement se transforment en « *injonctions individuelles, le risque est de se tromper de responsables* »⁸. Et de culpabiliser les personnes déjà les plus fragilisées de notre société.

De plus, cette « politique des petits gestes » tant prônée par la pensée colibri propose souvent des actions simples, accessibles. Ainsi, tout un chacun peut s'y mettre dès demain. Mais comme le souligne à juste titre le journaliste Jean-Baptiste Malet⁹, ces actions sont présentées comme des solutions alors qu'elles ne sont souvent que du réconfort. Là encore, il ne s'agit pas de nier l'importance que ce réconfort peut provoquer chez les individus : l'impression de reprendre sa vie en main, de ne pas rester inactif, éventuellement tisser du lien social avec d'autres, de se sentir plus cohérent... Mais sans des réponses plus structurelles, et donc politiques, le risque n'est-il pas que tous ces petits gestes « pour sauver la planète » ne soient que des gesticulations pour donner bonne conscience à celles et ceux qui y croient encore ?

Conflit, critique : où êtes-vous ?

Par rapport à la déconstruction sociale et la pensée critique, la pensée positive du colibrisme peut apparaître comme une bouffée d'air : un message d'espoir, facile à diffuser, que tout le monde peut s'approprier. Mais l'injonction à trop de bienveillance étouffe des ingrédients essentiels à la vie démocratique : le conflit, le débat, l'opposition. Ainsi, la pensée colibri entretient une « illusion du consensus », pour

reprendre les termes de la politologue Chantal Mouffe¹⁰. Pour elle, reconnaître les intérêts divergents des parties prenantes à un débat s'avère essentiel. Non pas pour que chaque partie se retranche dans ses positions en voyant l'autre comme un ennemi à abattre (l'antagonisme), mais plutôt comme un adversaire légitime que l'on combat (ce qu'elle appelle l'agonisme). Or, dans la pensée colibri, nous l'avons vu, il n'y a pas d'adversaire. La transformation sociale se pense par la connaissance de soi et le changement individuel.

Ce positionnement est souvent justifié par la volonté de rassembler de manière plus large, au-delà des personnes déjà politisées. En se focalisant sur les aspects positifs et consensuels, il y a l'espoir d'unir des personnes de tous horizons. Pour cela, il ne faut surtout pas faire peur. Mais cette « peur de faire peur » tient-elle vraiment la route stratégiquement ? Dans le champ politique, cette approche a peut-être fonctionné ces dernières décennies. Mais il nous semble qu'on en aperçoit aujourd'hui les limites. Les partis politiques plus consensuels perdent du terrain. Si on regarde d'autres mouvements actuels, comme le mouvement des ZAD, ou des gilets jaunes par exemple, n'y voit-on pas plutôt une aspiration populaire à des positions plus radicales ? Mais cette radicalité se ressent aussi dans d'autres mouvements, moins heureux, comme les élections de Trump aux États-Unis ou de Bolsonaro au Brésil. Loin de nous l'idée de vouloir mettre tous ces mouvements dans un même sac. Mais force est de constater que – chacun à leur manière – ils n'hésitent pas à nommer des adversaires. La recherche du consensus n'est plus un préalable à la démarche politique : au contraire, on assume rapports de force, intérêts divergents et conflictualité.

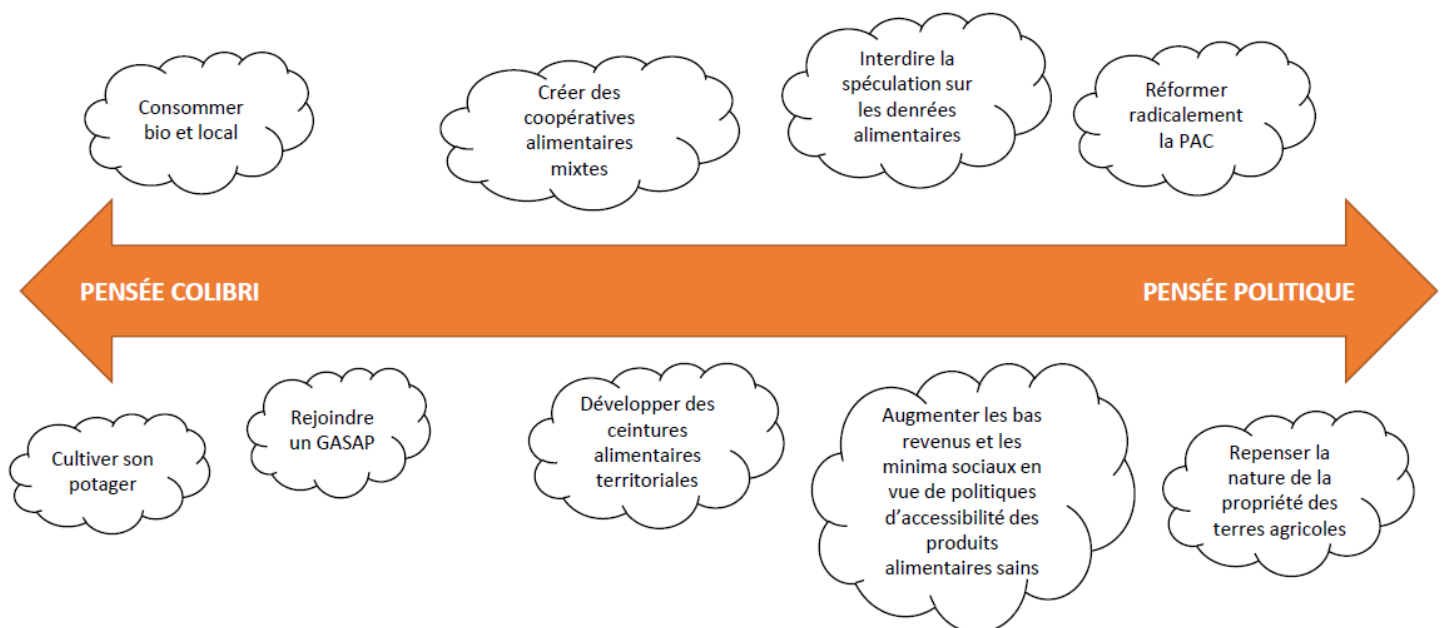
Face à l'hégémonie culturelle néolibérale, nous ne nions pas l'importance de construire d'autres imaginaires désirables et positifs. Mais il nous semble que ceux-ci auront d'autant plus de sens qu'ils se fondent aussi sur une déconstruction de la société actuelle. Partir d'une page blanche n'étant pas possible – qu'on le veuille ou non - le monde tel qu'il est constitue bien le point de départ obligé pour tout projet alternatif. La pensée colibri a tendance à opposer de manière caricaturale la critique à la proposition. Elle se précipite vers la deuxième. Or, l'une et l'autre se renforcent. Encore faut-il accepter de laisser de la place à la première.

Enfin, la pensée colibri se présente comme nouvelle, positive, orientée vers les solutions. Par cette posture, elle laisse également croire qu'au sein des autres mouvements sociaux règnent l'aigreur et la résignation. C'est aussi cela qui irrite dans la pensée colibri : son manque d'ancrage historico-politique. La pensée colibri semble sortie de nulle part : elle rompt avec la filiation des luttes dans lesquelles elle aurait pourtant pu s'inscrire¹¹. Ce rapport individualiste à l'engagement (chacune et chacun « fait sa part ») prône un certain relativisme qui nous paraît dommageable.

PENSÉE COLIBRI VERSUS PENSÉE POLITIQUE ?

Nous l'avons exprimé à plusieurs reprises : ce qui nous titille dans la pensée colibri, c'est le manque d'horizon politique. Non pas qu'il faille attendre un grand changement institutionnel et politique avant de bousculer nos modes de vie à l'échelle individuelle. Et on ne reprochera à personne de privilégier les produits en vrac, de rouler à vélo ou d'avoir un compost chez soi.

Prenons l'exemple de l'enjeu de l'accès à une alimentation saine pour essayer d'illustrer la différence entre la pensée colibri et une pensée plus politique.



Nous ne rentrerons pas ici dans le détail des arguments présentés en faveur du développement d'un changement du système alimentaire. Ce que nous souhaitons illustrer ici de manière plus générale, c'est la dynamique différente entre une approche des petits gestes, typique de la pensée colibri, et une approche politique. Au-delà des marges de manœuvre quotidiennes, la pensée politique cherche à réellement faire changer le cadre. Là où la pensée colibri mise sur la prise de conscience et la responsabilité individuelle, l'approche politique - plus structuraliste - admet que les institutions influencent les comportements individuels.

COMMENT NE PAS TOUT REJETER ?

On l'aura compris, nous portons un regard critique sur la croyance de pouvoir changer notre système économique, politique et social à travers des petits gestes individuels. Mais que faire alors du relatif succès de cette approche dans notre société ? Comme le résume bien Maxime Chédin, « *on peut tour à tour et aussi bien considérer que le colibrisme est une porte d'entrée ou au contraire un point de blocage vers une écologie plus profonde et radicale* »¹². Placer la lutte contre le capitalisme comme « prérequis dogmatique de toute mobilisation » ne nous paraît pas vraiment stratégique. En effet, « *la prise de conscience de la nocivité du système du capitalisme financier et de ses multinationales a plus de chances de se développer au cours de ces mouvements qu'en l'exigeant comme préalable à l'action* »¹³. Mais ces prises de conscience plus politiques ne se feront pas spontanément.

Quelle posture adopter alors face à la pensée colibri ? Celle du mépris, de la condescendance ou de l'huile sur le feu ne rendra pas les colibris plus politiques. Tout au plus, quelques convaincus se feront plaisir dans un entre soi tout aussi problématique (si ce n'est davantage) que la pensée colibri elle-même. C'est pourquoi cette analyse voulait plutôt proposer une critique de la main tendue. Car, un peu comme avec des vieux amis, c'est par la critique mutuelle et franche que l'on construit des alliances qui ont du sens. Ceci est une invitation au débat.

¹ « L'éthique du colibri » comporte 10 points-clés. À retrouver sur www.colibris-lemouvement.org

² Mathieu Labonne (directeur de Colibris), « être un colibri, une posture politique radicale », sur www.colibris-lemouvement.org, 21 décembre 2016.

³ Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, Les Liens qui Libèrent, 2017.

⁴ Jade Lindgaard, « Pierre Rabhi, chantre d'une écologie inoffensive ? », *La revue du crieur* (Mediapart), N°5, octobre 2016.

⁵ *Ibidem*.

⁶ Timothée de Rauglaudre, « Quand le *manger mieux* creuse la fracture alimentaire », *Slate*, 30 octobre 2018, www.slate.fr.

⁷ Derrick Jensens, video « Forget shorter showers », 2015.

⁸ Timothée de Rauglaudre, *op. cit.*

⁹ Jean-Baptiste Malet, auteur du « Système Pierre Rabhi » (*Monde Diplomatique*, août 2018), était présent à une conférence organisée par Barricade à Liège le 7 novembre 2018.

¹⁰ Chantal Mouffe, *L'illusion du consensus*, éditions Albin Michel, 2016.

¹¹ Jade Lindgaard, *op. cit.*

¹² Maxime Chédin, « La ZAD et le colibri : deux écologies irréconciliables ? », *revue Terrestres*, 15 novembre 2018, www.terrestres.org.

¹³ Jean Gadrey, « Lordon, Casaux, Ziegler, etc. : faut-il être anticapitaliste pour sauver la planète ? », blog sur Alternatives économiques, 16 octobre 2018, www.alternatives-economiques.fr.



SAW-B, Solidarité des Alternatives Wallonnes et Bruxelloises, est une fédération d'entreprises d'économie sociale qui regroupe plus de 120 membres. Ensemble, nous cherchons à faire mouvement pour une alternative économique et sociale.

Les analyses de SAW-B sont des outils de réflexion et de débat. Elles posent un regard critique sur les pratiques et les objectifs des entreprises sociales mais aussi sur notre société, nos modes de consommation, de production. Leur visée est de comprendre les réalités, décoder les enjeux et, collectivement, construire les réponses aux difficultés rencontrées par les alternatives économiques.

Ces textes sont le résultat des interpellations des acteurs de terrain et de nos recherches. Vous pouvez y contribuer : faites-nous part de vos questions, commentaires et propositions en amont ou en aval de ces textes. Si vous le souhaitez, nous sommes à votre disposition pour aborder, au sein de votre entreprise sociale ou de votre collectif citoyen, les thèmes traités dans ces analyses.

N'hésitez pas à nous contacter : info@saw-b.be